



HAL
open science

Qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble ? Road movie d'est en ouest

Martin Vanier

► **To cite this version:**

Martin Vanier. Qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble ? Road movie d'est en ouest. Alain Faure, Robert Griffiths. La société canadienne en débats: What holds Canada together?, L'Harmattan, pp.109-115, 2008, Questions contemporaines. halshs-00321608

HAL Id: halshs-00321608

<https://shs.hal.science/halshs-00321608>

Submitted on 15 Sep 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble?

par Martin Vanier
Professeur à l'Institut de Géographie Alpine

Quand j'étais petit, j'ai eu un jour entre les mains un dessin d'un caricaturiste américain très célèbre, des années soixante, dont j'ai oublié le nom, où l'on voyait un petit garçon qui montrait triomphalement à son copain la gaine de sa mère (pour ceux d'entre vous nés à la toute fin du siècle dernier, une gaine c'était un sous-vêtement féminin qui ne brillait pas par son érotisme mais plutôt par ses capacités de contention), une gaine immense tenue à deux mains, et le petit garçon disait : *"c'est ce qui tient ma mère ensemble"*.

Ensuite, j'ai grandi, comme le petit garçon de la caricature, j'ai fait d'autres découvertes (je suppose les mêmes que lui : d'autres sous-vêtements, d'autres femmes que maman... mais ce n'est pas notre sujet aujourd'hui) et parmi elles, j'ai pris connaissance de la théorie de la régulation, qui est une théorie d'économistes français, grenoblois (école de De Bernis) et parisien (R. Boyer, A.Lipietz...) dans l'ensemble marxistes, marxistes ou proches de, et qui était résumée de façon compréhensible par l'un d'eux, Renato Di Ruzza, qui a écrit que *"la régulation c'est ce qui fait tenir le capitalisme ensemble"* (malgré ses contradictions, ses tensions, ses conflits de classes...).

Enfin, il y a quelques années, j'ai vécu un an à Montréal et j'ai fait le long voyage de la traversée "coast to coast", en prenant mon temps (23 jours pour environ 5 000 km) pour essayer de comprendre un tout petit peu ce pays immense (9 fois la France, pour pas même la moitié de sa population), cette société hétérogène, ce capitalisme différent, et je me suis souvenu du caricaturiste américain et de la théorie de la régulation pour me poser la question tout au long de ces 23 jours de voyage, de savoir qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble (photo 1).

Ce sont les réponses que je vous propose aujourd'hui, mais avec les réponses, les questions (parce qu'à l'inverse de la caricature, où la taille de la gaine laisse imaginer celle de la mère, ici, il faut prendre connaissance de la "taille" du Canada, de sa diversité, de son hétérogénéité, pour imaginer la puissance de ce qui peut malgré tout le faire tenir ensemble). Des questions mélangées aux réponses donc, comme dans un journal de voyage au fil des jours, puisqu'après tout un géographe, c'est, on peut s'y attendre, un peu un voyageur. Après tout, la géographie est une science résolument empirique, et un cycle de "leçons" sur le Canada où l'on ne verrait jamais le Canada, ce serait quand même un peu dommage (et comment compter sur les politistes pour *montrer* les choses?).

Voici donc, "coast to coast", mes questions/réponses sur "ce qui fait tenir le Canada ensemble" selon un schéma démonstratif sans doute assez peu recommandable (aux étudiants de science-po), mais je jure qu'en plus de 20 ans de métier c'est la première fois que je montre mes photos de voyage, alors n'allez pas en tirer des conclusions sur ces géographes qui sont au mieux des photographes méritants, au pire des journalistes ratés.

Le voyage et ses questions/réponses commencent en quittant Montréal, et donc très vite le Québec, parce que pour poser la problématique de ce qui fait tenir le Canada

ensemble il faut abandonner cette vision très française d'un Canada résumé par son Québec (et autre contresens : d'un Québec résumé par Montréal) (photo 2). Ce n'en est qu'une des 10 provinces, certes celle d'où tout a commencé, certes 25% de la population et de l'économie, mais grosso modo qu'un des 7 Canadas avec : le Canada si atlantico-britannique des provinces maritimes de l'est (les 4) ; le Canada des Grands Lacs, utile et triomphant (c'est à dire l'Ontario sud et Toronto, capitale économique) ; le Canada des Grandes Plaines et des Forêts, désert mais central (nord Ontario, Manitoba, Saskatchewan) ; le Canada des cartes postales, c'est à dire des Rockies (l'Alberta et l'est de la Colombie britannique) ; le Canada de l'autre bout, pacifique et asiatique (le reste de la Colombie britannique) ; et le Canada du grand nord et des pionniers d'aujourd'hui (Yukon, T.N.O, Nunavut).

Tant qu'on vit à Montréal et dans le Québec, on n'est d'autant moins tenté de se demander ce qui fait tenir ces 7 Canadas ensemble, qu'on est forcément plus ou moins saisi par l'aspiration d'un "Québec fort dans un Canada uni", c'est à dire par l'aspiration souverainiste qui consiste plutôt à se demander combien de temps encore les libéraux québécois vont continuer à faire tenir le Canada ensemble (cf. Trudeau jadis, Mulroney naguère, conservateur lui, Chrétien hier, Martin aujourd'hui). Cap à l'ouest-sud-ouest donc!

En une journée d'autoroute (ne présentant à peu près aucun intérêt), on arrive à Toronto, une région métropolitaine de près de 7 millions d'habitants, c'est à dire deux fois Montréal, la plus américaine des trois métropoles canadiennes (je n'y suis pas arrivé en avion, je suis monté dans la C.N Tower comme tout le monde) (photo 3).

Evidemment pour répondre à la question titre, il serait plus attendu de commencer par les grandes institutions politiques qui, à partir de l'Etat, font vivre le cadre sociétal, et donc d'examiner l'invention et la pratique du fédéralisme, l'existence des partis politiques fédéraux (à peu près aucun ne parvient à s'implanter dans tout le Canada), la puissance intégratrice des principales fonctions "régaliennes" (improprement dit ici), mais comme on le voit avec le downtown de Toronto (le plus beau en son genre du Canada, et un des plus réussis de continent), le cœur du dispositif métropolitain, lui-même cœur de la Province, c'est le business, la finance, "Ontario Incorporation", les quelques centaines de firmes désormais globales qui ont fait depuis longtemps "main basse sur le Canada" pour reprendre le titre de l'essai de Tony Clarke (1998) qui me servait alors de lecture de voyage très orientée.

Pour autant, ce n'est pas par ses villes centres névralgiques du capitalisme qui tiennent le Canada ensemble, à l'instar des villes européennes dont le retour signerait véritablement l'unification du continent (P. Le Galès, 2003) (photo 4). Trop distantes les unes des autres, trop indépendantes, et impériales dans leur province, trop isolées avec des relais secondaires qui fonctionnent plutôt comme des aimables isolats (Sherbrooke, Chicoutimi, Rimouski,... Thunder bay... Medecine Hat...Kamloops...autant d'expériences cruelles de "l'urbanité" canadienne de la petite ville...) et dès qu'on sort du Québec, le couple urbain/rural qui fait notre civilisation (il faut s'en éloigner pour s'en convaincre), ce couple n'a plus de réalité, il n'est plus structurant, le pays est "tenu" autrement que par ce principe qu'on pourrait croire universel de DST (division spatiale du travail), qui n'est pas (encore?) advenu dans une colonisation, qui n'a, très souvent, qu'un peu plus de trois générations.

D'ailleurs quand on arrive à Wawa (photo 5), 5000 habitants sur la rive est du Lac Supérieur, un territoire municipal grand comme plusieurs de nos départements au milieu de nulle part, mais sur une des deux seules routes transcanadiennes, Wawa où il n'y a vraiment rien d'autre à photographier que la station service, Wawa cantonnement papetier en pays Ojibway, la question n'est plus "qu'est-ce qui fait tenir le Canada ensemble?" mais juste "qu'est-ce qui le fait tenir?" (et accessoirement : qu'est-ce qu'on fait là et qui a eu l'idée de ce voyage?).

C'est dans ces moments de moustiques (une attaque toutes les dix secondes), d'humidité (ambiance north Scotland) et de pénombre (pourtant que le 48° N) qu'il vaut mieux se souvenir de la théorie de la régulation et de ses cinq "instances" :

- la monnaie (c'est une théorie d'économistes : tout commence toujours par la monnaie) ;
- le travail, sa transformation en valeur marchande, le salariat (c'est à dire les règles entre capital et travail) ;
- la concurrence, son organisation entre entreprises ;
- le régime international, son énonciation, son adhésion (c'est à dire les règles entre pays) ;
- l'Etat ses formes institutionnelles, sa certification de toutes les règles et instances précédentes.

Théorie délicieusement anté-globalisation sans aucun doute très bousculée par la mise à mort des économies stato-nationales, mais théorie très adaptable puisque théorie de la crise avant tout... et théorie capable d'éclairer Wawa au milieu de ses forêts boréales à moitié décimées par les coupes et les incendies : ce sont bien les quelques grands consortiums anglo-canadiens et états-uniens qui exploitent les mines et les forêts canadiennes (ici : or, argent, cuivre, nickel, uranium) qui font circuler les dollars dans des cycles locaux très courts (pas grand'chose à acheter à part l'indispensable Chevrolet 150 et le mobile home), qui salarient les indiens dont on peut imaginer les droits et la conscience de "classe", qui organisent "l'inscription" de ces micro-territoires dans le régime international des marchés de matières premières, qui jouent la concurrence à coups de fusions-acquisitions-fermetures, et qui n'acceptent l'intervention d'un Etat minimum que pour le versement de l'aide sociale de la dernière chance... ce sont bien eux qui font tenir Wawa, et des centaines d'autres Wawa dans le Canada, "ensemble", si tant est qu'on puisse se sentir un tant soit peu "ensemble" dans ce contexte de capitalisme à la fois colonial, global et boréal.

C'est pourquoi l'arrivée dans le Manitoba (photo 6), après trois jours d'épinettes (un méchant conifère à croissance rapide), apporte des réponses salvatrices, et les doutes qui vont avec. Le Manitoba (puis la Saskatchewan juste une journée de voiture plus à l'ouest), c'est encore du capitalisme à l'état pur, agro-alimentaire cette fois, avec du blé d'abord (comme dans le Minnesota et le Dakota), des vaches ensuite (comme dans le Montana), des rails et des barbelés sur la prairie (la vraie prairie, l'écosystème). Mais mon Manitoba et ma Saskatchewan à moi ce sont ceux des derniers descendants de la communauté francophone, les "Franco-manitobains" et les "Françaskois", 3% des locuteurs perdus dans l'immensité anglo-saxonne (vide : 1,7 et 1,5 habitant/Km²). Ce sont nos amis Mona, petite

fille de chinois des Philippines, et Roland, croisé de Wallons et d'Ariégeois, dont les grands parents sont arrivés ici dans l'entre-deux-guerres, ou au tout début du siècle, en colons agraires, via le Québec, la Nouvelle Angleterre industrielle, ou directement du monde entier.

Et là (photo 7) il a bien fallu tenir ensemble, très "serrés" malgré les distances, autour des fermes, puis des villes universitaires pour les enfants (comme St-Boniface, doublon francophone de Winnipeg), mais surtout autour de l'église, l'indispensable 6^{ème} instance de la version "grandes plaines" de la théorie de la régulation.

Impossible ici d'être encore francophone sans être un tant soit peu catholique. Catholiques, en rangs, pour tenir ensemble face à l'envahissant township protestant (les deux grandes formes historiques de l'occupation de l'espace au Canada, qui sont aussi deux modèles sociaux exemplaires). Un peu comme une revanche de l'écrasement de la société métisse voulue par Louis Riel, ce fondateur des deux provinces centrales, qui voulut une société égalitaire et mélangée (indiens et blancs) (photo 8) de trappeurs-cultivateurs contre la rapacité des grandes compagnies écossaises et anglaises de la fourrure (la fameuse compagnie de la Baie d'Hudson), puis contre la société WASP des entrepreneurs du marché très tôt mondialisé des céréales et de la viande... Louis Riel, pendu en 1885, un mélange de révolutionnaire communiste, de prophète mystique et de Davy Crockett... Héros caché puisque peu consensuel.

Tout cela n'est certes pas très "moderne" (les enjeux de la modernité au Canada, c'est le titre de ce cycle), mais la modernité c'est comme l'économie de marché dans ce coin du monde : c'est à cycles courts (photo 9). Celui de la lentille, cultivée par l'oncle Henry par exemple, si loin de tout, ou du ranching : cf. l'ancien ranch de 10 000 km² (l'Isère et le Rhône réunis) de la tante Lise, ancien ranch désormais transformé en Parc national des Prairies).

La prospérité passe (et revient?), la communauté demeure, ou résiste : celle des Françaskois donc, plutôt moribonde, mais aussi des dizaines d'autres comme les Huttérites (et les Ménonnites), ces groupes très fermés, endogames, agriculteurs d'origine suisse et autrichienne, spécialisés dans la mise en valeur des steppes continentales, passés par l'empire de Catherine II avant d'arriver ici via les Etats-Unis, notamment pour fuir la conscription de 1917, qui se lancent dans le maraîchage à plus de 1500 km de tout marché urbain digne de ce nom, réussissent, et dupliquent leur village au fur et à mesure de leur croissance.

La communauté : voilà ce qui tient les Canadiens ensemble, jusqu'à l'étouffement parfois. C'est la leçon des Prairies (on peut l'assimiler aussi à Montréal mais les ciels sont moins beaux). Mais alors : qu'est-ce qui tient les communautés canadiennes, si diverses, si tranchées, ensemble, nationalement ensemble?

C'est là qu'on arrive aux Rocheuses (photo 10). Jean Carrière, mon ami géographe de Montréal, fondateur de *l'Atlas en ligne du Québec*, m'a raconté une fois que lors des nombreuses batailles référendaires, les libéraux fédéralistes acculés avaient agité l'argument suprême : un Québec souverain aura perdu les Rockies!.

Les Rocheuses canadiennes : archétype de la montagne sauvage, merveille de la nature qui subjugué et domine l'homme, qui s'en passe et le dépasse, pure invention de la Canadian National et surtout la Canadian Pacific railway, les deux compagnies rivales de

l'arnachement ferroviaire continental, fondatrice chacune de toutes les petites villes devenues stations touristiques nationales, continentales et même mondiales (Banff, Lac Louise, Jasper...), et donc à l'origine de quelques routes strictement touristiques qui les relient (les "scenic roads", dont la fameuse route des glaciers, comme une gigantesque traverse de chemin de fer entre les deux "rails").

La puissante et systématique mise en scène de la nature n'est pas seulement une industrie touristique rigoureuse et exemplairement soutenable (on ne touche pas à cette nature emparquée, délimitée, fléchée, surveillée (très), interprétée, scénarisée : on la regarde et on lui rend hommage dans de vastes temples aux rites très codifiés qu'on appelle des Parcs (nationaux, ou provinciaux), des réserves naturelles, des forêts (ou prairies) nationales, etc.). C'est aussi et surtout le haut lieu partout signifié de la nation canadienne, qui à défaut de hauts faits historiques, de champ de bataille et grands cimetières (même pas de méchantes guerres indiennes ici, pas le moindre Little Big Horn à cultiver en guise d'oubli du génocide), à défaut d'une histoire un peu épique donc, a sanctuarisé une nature épique.

C'est sur la route des glaciers (photo 11) qu'on voit pour la première fois (la seule?) des Canadiens du pays entiers, dans une même communion (comme lors d'un autre voyage, celui du retour, le Mont Rushmore (sud Dakota) rassemble les plaques d'immatriculation des cinquante états), et on comprend que ce qui tient le Canada ensemble, c'est fondamentalement une représentation commune, discrètement nationale, de la nature, qui combine la célébration des premiers venus (fin XVIII^{ème}, si l'on oublie les quelques aventuriers français), l'évocation disons apaisée des "premières nations", les "natives", les vertus morales et hygiénistes de la vie en plein air et du "wildlife", dont on mime les gestes et les moments grâce à Canadian Tire (institution nationale, sorte de Décathlon du campeur-chasseur-raider en skiddoo canadien) et au confort matériel (à côté duquel ma propre installation familiale de camping ressemblait à un emplacement pour réfugié Kosovar), et last but not least, les valeurs désormais universelles d'un référentiel largement canadien : le développement durable.

A partir de ce sommet géographique, national et interprétatif de ce qui tient le Canada ensemble, on n'a plus qu'à se laisser descendre en deux jours jusqu'au Pacifique (photo 12), à travers cet autre monde si loin des autres provinces, derrière ses chaînes multiples, qu'est la Colombie britannique. On traverse quelques "villages" qui fêtent tout juste le centenaire de leur fondation ; on tombe par hasard sur quelques pionniers fraîchement débarqués de la Région parisienne, plus soucieux de réussite financière rapide que de cohésion nationale garantie ; on passe, sans trop les voir, au milieu de quelques-uns des 170 000 indiens de la Province pour lesquels Ottawa est sans doute doublement loin, et on arrive à Vancouver, la 3^{ème} métropole du pays.

Un port, (le premier du Canada) ça extravertit forcément (photo 13). Mais adossé à une chaîne de 1000 km d'épaisseur et à plus de 5000 km du cœur économique du pays, ça ne peut que développer son propre destin. Celui d'être un des sites du redéversement du capital asiatique, sous toutes ses formes, y compris mafieuses mais le plus souvent simplement familiales (photo 14), et depuis toutes ses sources et elles sont pour le moins inépuisables. Ce Canada asiatique, après celui " Red Neck" de l'Alberta qui se voit sans doute bien en

51^{ème} état du voisin avec lequel il vit étroitement en bon partenaire pétrolière, ce Canada de l'ouest est sans doute celui qui sait le moins ce qui peut l'attacher à une solidarité latitudinale (ou zonale), là où elle est, plus que méridienne, océanique.

N'empêche que si on devait y retourner c'est là qu'on aimerait continuer à réfléchir au destin de la Confédération canadienne, entre une séance de Beachvolley et une autre de ski dans les Whistlers, ce Belledonne local qui domine le Pacifique (photo 15).

Il ne reste plus qu'à aller poser ses doutes au bout de la route, à Tofino (photo 16), sur l'île Victoria, lieu du tourisme mondial cosmopolite qui ne s'attache résolument à rien, où l'on peut toujours s'imaginer construire sa maison avec une partie des milliers de tonnes de bois blanchi et séché sur la plage que la nature soustrait lors des tempêtes aux coupes des géants de la pâte à papier... Petite revanche sur les vrais maîtres du pays qui le font tenir ensemble comme la corde tient le pendu.

Et là, sur la plage du Pacifique (photo 17), on peut récapituler, à l'aide de la théorie de la régulation, et surtout de ce qui lui manque. Faire tenir ensemble un archipel continental, une mosaïque culturelle et ethnique, mythe politique fragile qui a même dû "importer" sa constitution en 1982 (le "désenchâssement"), et qui parle la même novlangue que le reste du monde (à base d'anglais, you know), ça consiste certes à le doter d'une monnaie (mais qu'y a-t-il de moins national que le dollar canadien?), de règles économiques et sociales pour partager un minimum le produit de ce pays plutôt bien doté, et d'un Etat qui bien que libéral dans l'âme prétend exister à deux niveaux. Mais manifestement ce n'est pas le fond du sujet, et la théorie de la régulation, pas plus que la gaine de maman, ne suffisent à tout expliquer.

D'ailleurs dans les parcs nationaux où se construit l'âme canadienne, on n'aime pas trop les incendies naturels, pourtant écologiques, qui font fuir les touristes. On les empêche donc, ce qui favorise l'arbre et raréfie l'herbe et les jeunes pousses dont vivent les wapiti et les elks (photo 18), qui, du coup descendent en ville pâturer les pelouses. Mais les loups, eux, ne suivent pas, et la montagne perd un peu de sa biodiversité. Pour la rétablir, il faut "réintroduire l'incendie", duquel tout procède... Contradiction joliment parabolique et même "paradiabolique", non?

Alors, pour comprendre enfin un petit peu ce qui tient le Canada ensemble (photo 19), il faut sans doute aussi s'exposer à être "paradiabolique" : d'une côte à l'autre, ce pays si hétéroclite et hétérogène tient malgré tout ensemble parce que personne ne veut "réintroduire l'incendie" malgré la "biodiversité" dont il serait le déclencheur. En fait de nature, les Canadiens sont plutôt d'un naturel conciliant, et leur dernier souvenir guerrier remonte au bref et vif affrontement entre les jeunes Etats-Unis et la Couronne (1812-14, mises à part les féroces répressions des années 40, et les interventions extérieures après 1917). En règle générale, il se trouve dans chaque province (sauf peut-être les Maritimes que je ne connais pas du tout) à peu près autant de partisans de l'extinction des incendies que de ceux de leur réintroduction pour le bien même de la régulation du système, et ceux-là souvent pour des arguments opposés (par exemple pour un statut de souveraineté-association : plutôt des partisans de politiques sociales à Etat responsable au Québec, et plutôt des partisans du libéralisme le plus dur dans les provinces de l'ouest).

Depuis 1867, date de naissance officielle, le Canada s'est ou a tenu à l'ombre terrible du capitalisme néo-colonial britannique puis anglo-américain, puis a existé en tant que grand pays d'immigration où le "tous ensemble chacun dans son groupe" était la meilleure garantie d'un modèle d'intégration (photo 20). Aujourd'hui, tandis que ces deux raisons demeurent pour l'essentiel, le Canada s'est inventé un patrimoine national naturel vis-à-vis duquel le citoyen canadien se sent aussi "citoyen du monde", ce qui convient bien à son histoire. On "tient ensemble" sans doute sans passion mais aussi sans drame, et surtout sans se poser la question trop souvent.

Une question qu'il vaut mieux, somme toute, laisser au touriste qui aurait l'idée, incongrue pour la plupart des Canadiens eux-mêmes, de traverser le pays d'un bord à l'autre.